

**Emission « Sur les planches »**

*Eaux dormantes*, c'est au Théâtre de l'Athénée Louis-Jouvet, c'est jusqu'au 16 juin, dans une mise en scène de Claude Baqué, c'est de Lars Norén.

On connaissait Lars Norén, dans de nombreuses pièces. C'est un auteur qui aime faire dialoguer jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'extraction de ce que peut penser un individu. On l'avait vu dans *Münich-Athènes*, on l'avait vu dans *La Veillée*, pièce qui nous avait été révélé... auteur qui nous avait été révélé par Jorge Lavelli à la Colline, il y a quelques années.

Là, on a un peu la même chose, dans ces *Eaux dormantes*, sauf que c'est un petit peu plus compliqué, il y a quelque chose en plus. Et ce plus, c'est qu'on ne sait pas si on a affaire à un septuor de... de personnages qui sont... qui sont vivants ou qui sont morts. Alors, ça n'a peut-être pas une importance fondamentale, mais dans l'écriture de la pièce, parce que ce qui m'a frappé c'est l'écriture de la pièce. Ça commence comme Marcia S. de Fabrice Melquiot, c'est-à-dire où les personnages se parlent, mais ne répondent pas aux questions posées, aux interrogations posées, donc on a des dialogues qui s'entrechoquent, qui se fracassent même au départ. Et c'est comme ça pendant les 1h50 que dure la pièce, ça n'est pas qu'un effet de style des cinq premières minutes, c'est en permanence ce style d'écriture : je dis quelque chose, je pose une question et l'autre répond à une autre question. Si je dis que ces personnages peuvent être morts, c'est qu'ils sont alignés en cercle sur des fauteuils en acier qui prennent la lumière, presque une lumière surnaturelle. Les éclairages sont extrêmement fouillés, pour nous donner justement cet effet de... de transparence, de... de spectre. On y parle de choses très ordinaires, on y parle de vacances, on y parle de vin, on y parle... euh... dans les moments où... qui sont récurrents, qui reviennent à la surface, d'Auschwitz, mais aussi du Kosovo,

du Darfour. La pièce est récente, on est en plein dans l'actualité. Il y a aussi cet effet de... de perte de mémoire, je dois dire, jusqu'à la mère qui oublie le nom de son enfant. Ça peut paraître anodin, mais dans tout ce qu'on entend, ça n'a rien d'étonnant. Et puis un personnage, que joue Nicolas Struve, une sorte de... on sent que cet enfant a été utilisé pour des manipulations... démoniaques, à une certaine époque. Et cet enfant est un peu un révélateur de tout ce qui se dit autour.

Bref, il y a tout un... tout un passé nauséabond qui refait surface, chez ces gens, qui sont des avocats, qui sont journalistes, qui sont des médecins, qui sont des psychiatres, des choses enfouies, des choses qu'on ne veut pas revoir, ou dont on ne veut pas se remémorer, des pertes de mémoire voulues, je veux dire, on enfonce dans le tréfonds de sa mémoire ce qu'on n'a pas envie de revoir devant les yeux. C'est très impressionnant. Par moment, c'est peut-être un peu long, par ce que ça demande une grande attention. Les comédiens sont extraordinaires, dans le genre... dans le genre... Il n'y a pas d'action et à la fin on sent qu'ils sont, comment dirais-je, dans un autre monde mais dans les situations de leur vie. C'est comme si c'était ça, la mort : c'est la même chose, mais avec un petit clic différent. Et ça me fait beaucoup penser à une actualité cinématographique, *Norway of life*, un film d'un suédois... d'un norvégien qui nous plonge aussi comme ça dans des états où on est censé être ailleurs, mais il y a des petites choses qui nous disent : et si c'était ça la vérité. Voilà, c'est ça qui est passionnant. Ça demande encore une fois beaucoup d'attention, parce que c'est exigeant, c'est du théâtre exigeant, c'est du théâtre radical, comme on dit. Ça dérape parfois, mais ça tient quand même la route, parce que les comédiens sont tout excellents.

Voilà ! *Eaux dormantes*, de Lars Norén, c'est jusqu'au 16 juin, au Théâtre de l'Athénée.